

Je voudrais vous présenter une œuvre récente d'un artiste Français, Michel Suret-Canale. Il s'agit d'une peinture à l'huile sur toile de petite dimension, 30 cm x 30 cm en l'occurrence, intitulée *Les Migrants*. Si je souhaite attirer votre attention sur ce petit tableau c'est que je le trouve paradoxalement... assez grand ; je vais m'en expliquer ci-après .

Le sujet et son iconographie sont tirés d'un fait d'actualité, à savoir le très fort courant migratoire issue de Syrie ou d'Erythrée, hommes, femmes et enfants fuyant la guerre et cherchant à tout prix à atteindre l'Europe en traversant la mer Méditerranée.

Ces migrants sont figurés ici comme de minuscules cryptogrammes en bas à droite du tableau. Ils sont presque hors cadre, la poupe de leur embarcation incertaine est collée au bord même de la toile. Ils ne sont que des taches, mais le drame qu'ils vivent est très explicite. Deux d'entre eux sont aux prises avec un mat ou une rame. Trois autres sont penchés essayant d'aider quelqu'un ou de repêcher un ou des corps tombés par-dessus bord.

Le reste de l'image est une vue spectaculaire (au sens littéral du terme) de la mer et du ciel. Les migrants se découpent en silhouettes sur une tache de lumière claire argentée et solitaire sur les eaux sombres. L'horizon est légèrement indistinct, se confondant presque avec le ciel, espace délimité, nuage sombre. Un cumulus se tient en avant de ce champ, éclat orange reflétant la lumière d'un soleil situé au dos du spectateur. La composition du tableau, son échelle donnent un fort effet de spatialité, de continuité. Il n'y a pas de petits éléments vraiment indépendants dans ce tableau. La mer est vaste, les nuages sont gigantesques, et le ciel s'impose, impressionnant dans son immense verticalité.

Si le sujet est ostensiblement tiré de l'actualité, aucune dimension politique ou polémique ne s'impose *a priori*. Comme toute grande œuvre, *Les migrants* transcende la dimension littérale de son sujet. Le tableau est si nu et si élémentaire que ces minuscules migrants ne valent pas que pour eux mêmes. Ils se tiennent devant nous, valant aussi pour vous comme pour moi.

Voici une histoire que cette peinture me raconte : Celle de l'homme, plein d'espoir et d'ambitions, rempli de la confiance dans la qualité des préparatifs de son grand voyage. Mais quand le rivage a disparu, que le seuil du non retour est franchi, alors la dimension terrible du monde s'impose à lui. Il en tremble de peur. Le navire qu'il a construit, qui lui semblait si intelligent et si robuste au préalable, lui apparaît désormais comme une pauvre coquille de noix tout à fait dérisoire.

Une tempête arrive sur lui, il se blottit dans son bateau de tangage et de larmes. Il demande à être épargné. Il prie. En fait, il fait une véritable prière et ce pour la première fois, parce que pour la première fois il voit le monde tel qu'il est. Quand il marchait sur la terre, qui était la terre de Dieu, il la foulait des pieds sans y penser. Il traverse maintenant la mer de Dieu. Ici Dieu est partout, il est le ciel, il est la tempête, il est aussi la lumière du soleil pour laquelle l'homme prie avec dévotion. L'homme s'éveille. Et Dieu, que l'homme voit maintenant, Dieu qui lui n'a jamais cessé d'être présent, entend sa prière et y répond. La pluie cesse, les vents retombent, et l'agitation de la mer se calme.

Une déchirure dans les nuages déverse une lueur étincelante sur la mer, et les eaux sombres miroitent autour de la frêle esquif de l'homme resté seul. Levant les yeux, il voit le ciel bleu et le soleil, encadré par les restes de la tempête. Il a faillit se noyer, mais maintenant il est sauvé. Un autre rayon de soleil s'étire à travers le ciel et illumine un nuage. Dieu a mis en scène ce nuage, et cette lumière, pour parler à l'homme. Dans la lueur orangée d'une journée se terminant en paix, le Tout-Puissant dit à l'homme: «Je t'ai entendu, et je te transporte dans ma main à travers l'immense et dangereuse étendue du monde. Le monde m'appartient et toi, tu es à moi comme le reste.

Voilà l'histoire que cette peinture me raconte. Mais elle m'en conte bientôt une autre. Dans cette deuxième histoire, l'homme parcourt les eaux inconnues d'un monde immense, il est d'abord plein d'espoir et de confiance en lui. Dans cette autre histoire, l'homme est aussi bientôt confronté à une tempête, qu'il subit accroupi dans son bateau misérable, les dents serrées et les yeux plissés devant les embruns. Après un temps qui lui semble interminable, bien qu'il ne puisse dire s'il fut bref ou long, l'homme ne sait plus, la tempête passe. L'homme se redresse timidement. Alors que le calme persiste, il remet son bateau dans l'axe, ajuste son assise et reprend la rame, tendu tout entier vers sa destination. La lumière joue une pause sur la partie de la mer qu'il traverse. Là-bas, elle est encore sombre. Ici, elle se fait lumineuse. Au dessus de l'horizon, les nuages interprètent un drame. Là-bas, ils sont encore obscurs. Ici, se répand une magnifique lueur, qui nous amène sensiblement de la fin de l'après midi jusqu'au soir.

Y a-t-il un sens à cette lumière ? Et à l'obscurité de la mer et du ciel ? Peut-être, ou peut-être pas. L'homme ne peut le dire. La lumière sur le nuage ne lui parle pas, pas plus que la lumière sur la mer. L'homme glisse d'une région à l'autre, dans l'indifférence des gigantesques forces telluriques. Aujourd'hui, elles l'ont sauvé, et demain elles peuvent le détruire. S'il veut trouver un sens à tout cela, il devra le trouver en lui-même, et l'exprimer par la force de sa volonté. Malgré cela, son passage à travers cette immense mer lui a appris qu'il n'est guère plus qu'un moucheron, qu'une graine de pavot au gré du vent ; Quoi qu'il fasse, quoi qu'il accomplisse, il restera ridiculement petit à l'aune de l'immensité du réel.

Cette superbe peinture me raconte ces deux histoires, et en me les racontant, je pensais à une phrase que mon meilleur ami m'a dite il y a vingt ans peut-être. Il m'a dit: «Dans chaque vérité triviale, il y a une face qui est fautive. Mais pour chaque grande vérité, il y a un contraire qui est vrai aussi.» Je ne pouvais pas comprendre clairement ce qu'il voulait dire par là, et je ne suis pas convaincu qu'il le pouvait lui-même davantage. Mais je n'ai pas cessé de me repasser cette phrase à l'esprit. Je pense qu'une partie de ce qui donne la dimension de la peinture de Michel Suret-Canale est qu'elle ouvre un champ pour une chose qui doit certainement être vraie, mais aussi pour son contraire, qui doit également être vrai. Ainsi nous nous sentons face à une «grande vérité» ou vérité profonde, ou vérité fondamentale, et non pas une vérité triviale ou superficielle.

En passant les derniers jours à méditer à propos de cette peinture, qui m'enseigne incidemment sur Michel Suret-Canale, sur son état d'esprit, son mode de pensée, j'en suis venu à cette considération : D'une part, nous avons la loi de non-contradiction, telle qu'elle est formulée par Aristote : «Il est impossible qu'une seule et même chose soit, et tout à la fois ne soit pas.» Et d'autre part, nous avons ce constat qu'une «grande vérité» a un opposé qui est vrai aussi. Ma nouvelle hypothèse sur ce problème est que les vérités rivales, les contradictions apparentes, sont la preuve que le système dans lequel nous essayons de répondre aux grandes questions est trop étroit. Nous fusionnons et confondons littéralement des objets de catégories distinctes afin de résoudre, en apparence, des contradictions antagonistes, mais au prix en vérité d'une dissimulation de la complexité réelle qui est la source même de la dite contradiction. En fait ce problème illustre simplement notre incapacité à penser et à dire le monde dans sa complexité réelle.

Pour moi personnellement, cela fait profondément sens de parler d'un monde dans lequel l'esprit de Dieu se meut sur la surface des eaux, et de parler en même temps d'un monde arquée par des forces gargantuesques et des mécanismes qui sont complètement indifférents aux espoirs et aux craintes d'un homme inconséquent. Mon bon sens me dit que les deux modèles d'explications du monde sont tout à la fois pertinents mais en même temps largement insuffisants. S'il est clair qu'il doit bien y avoir une manière adéquate de dire le monde dans le respect de sa complexité, il est tout aussi clair qu'on n'a pas encore été capable de le formuler ni même de l'imaginer.

Cette peinture, *Les migrants*, n'épouse pas une religion pas plus qu'elle n'est agnostique, et ne fait pas preuve d'athéisme pour autant. Au contraire, ou paradoxalement, elle est entièrement religieuse et entièrement athée. Quel vaste espace se déploie à la surface, à l'intérieur de celle-ci ! Elle est comme le monde.

Il y a un autre point sur lequel je voudrais attirer votre attention car il contribue, pour moi, à la grandeur de cette peinture. Ce point a à voir avec LA question du style.

Cette peinture est peinte avec une évidente simplicité. Elle a dû demander à son auteur quelques heures de travail tout au plus. Soit un jour ou deux mais guère plus. Techniquement, on n'y trouve pas de grande sophistication, et pourtant sa simplicité même lui confère une éloquence que toute sophistication affecterait précisément. Sa simplicité n'est pas non plus excessive, elle garantit à chaque élément de conserver sa particularité et sa part d'expression. Mais le tableau est à peine plus complexe que cela. Les éléments et la composition ont l'énorme énergie et souffle de l'art primitif, l'art des débuts des religions et des civilisations, ou de leur fin. Cet art n'exprime pas des idées simples ou simplistes, il ne procède pas d'une rhétorique ampoulée pour s'affirmer. Il n'y a pas de distance, de décalage entre l'idée et l'image. Chaque élément iconographique est vrai, l'image est vraie et ne peut pas être autre que vraie, parce qu'elle a été faite par un homme, un artiste, honnête et engagé mais surtout conscient pleinement de son impuissance à dire la complexité du monde. Tous les artistes tardifs, à leurs moments de sombre doute, déplorent la perte de cette immédiateté vitale d'expression qui caractérise l'art archaïque.

Suret-Canale pour sa part a trouvé une voie de retour à ce souffle premier, dont seulement quelques artistes actuels, capables de surnager au cynisme ambiant, peuvent se revendiquer.

Cette peinture pourrait trouver sa place dans un musée, mais elle ne figure ni dans un musée ni même dans une galerie. On serait tenté de l'imaginer dans une église, mais si elle aborde les thèmes fondamentaux qui sont les topics fondateurs des religions, elle procède d'une liturgie qui n'est pas de mise dans les églises.

Michel Suret-Canale a promis de me peindre une deuxième version de cette peinture, la première ayant été vendue la minute même de sa publication sur les réseaux. Et je vais vous confier où je prévois d'accrocher ma version. J'ai un tout jeune fils. Le tableau ira dans sa chambre, où il pourra l'instruire et l'inspirer à mesure qu'il grandira, et devenir une de ces choses jamais méconnues / toujours sues.

Daniel Maidman

*Les migrants*

Michel Suret-Canale

Huile sur toile 30 cm x 30 cm

Collection privée

Docteur Pascal R.

France

